

Le chant
des bruants

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le chant des bruants / Claude Coulombe

Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur

Coulombe, Claude, 1959- | Frère perdu

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Le frère perdu

Identifiants : Canadiana 20210049170 | ISBN 9782898041440 (vol. 1)

Classification : LCC PS8605.O8894 C43 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2021 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

Le chant
des bruants

1. Le frère perdu

Du même auteur
aux Éditions JCL

La vie à bout de bras

1. *Le dilemme de Laurette*, 2020
2. *La trahison de Simone*, 2020
3. *L'héritage de Maurice*, 2021

J'ai vu mourir Kennedy, 2014

Nous étions invincibles : Témoignage d'un ex-commando,
en collaboration avec Denis Morisset, 2008, 2018

*Pour Marie-Josée, ma douce,
mon phare, qui m'aide à trouver la lumière
quand je ne vois que du brouillard.*

1

— Poussez, poussez, vous y êtes presque. Ça va bien !

La sage-femme ne ménageait pas les encouragements. Pour celle qui était en train d'accoucher, ce n'était pas le premier enfant, et tout s'était toujours bien passé. Comme pour confirmer ses dires, un dernier effort propulsa le nouveau-né dans le monde.

— Vous avez une fille, madame Cadorette.

C'est ainsi que Blanche Cadorette, sixième enfant de la famille, vit le jour le 23 septembre 1890 sur un rang entre Montmagny et Notre-Dame-du-Rosaire, dans la région des Appalaches. Elle se montra vigoureuse et ce ne fut pas un problème de lui donner le sein. En raison de sa bonne constitution, elle échappa à la plupart des maladies infantiles qui faisaient, à cette époque, une ponction cruelle dans la jeunesse. Seules la varicelle et la rougeole parvinrent à vaincre ses défenses naturelles, mais elle y survécut sans aucune séquelle. Au grand malheur de sa mère, Blanche se mit à marcher tôt et dut être attachée à une laisse pour limiter ses mouvements et

éviter les vilaines chutes. Blanche, encouragée par ses frères et sœurs, se montra aussi précoce quand vint le temps de parler. Et gare à ceux qui ne voulaient pas l'écouter.

À l'âge de trois ans, Blanche manifesta le désir de suivre ses frères et sœurs plus âgés à l'école de rang, et sa mère eut fort à faire pour l'empêcher de les suivre le matin. Quand elle eut enfin l'âge d'y aller, sa fierté, affichée sans retenue, fit rire toute la famille. Très vite, la petite se montra vive d'esprit. Aucune matière ne la rebutait. Dans sa hâte d'avoir son premier bulletin, elle prophétisa ses bons résultats.

— Vous allez voir, maman, dit-elle, je suis la meilleure.

— Eh bien, ma fille ! Ce n'est pas la modestie qui t'étouffe.

En grandissant, par contre, Blanche dut faire face à la cruelle réalité de l'époque. Pour les femmes, et surtout celles vivant à la campagne, les possibilités d'avenir étaient plutôt restreintes. Une seule voie possible s'ouvrait devant elles, celle du mariage. Il y avait toujours l'éventualité de prendre le voile, mais bien que pieuse, la jeune Blanche ne se voyait pas du tout devenir religieuse.

Dès l'âge de quatorze ans, elle tomba amoureuse du fils du notaire de la place, Gratien Ménard, et se rendit compte assez vite que ses sentiments étaient partagés, simplement par les regards qu'ils s'échangeaient. Malheureusement, à part la messe du dimanche, les occasions de se voir étaient à peu près nulles. D'autant plus que Gratien était pensionnaire dans une école privée de Montmagny. Mais qu'à cela ne tienne, quand on est jeune, l'ingéniosité ne manque pas. Ils trouvèrent des

moyens de grappiller un petit dix minutes par-ci par-là, quand Blanche se rendait au magasin général le samedi, avec sa mère, ou lors des processions religieuses au village. Sans oublier les fêtes traditionnelles. Chaque saint avait la sienne. Les fréquentations se bornèrent à ces furtives rencontres, jusqu'à ce que Gratien, de trois ans l'aîné de Blanche, annonce à ses parents, le jour de ses dix-huit ans, qu'il comptait demander la main de la jeune fille, qui n'avait alors que quinze ans. Ses parents furent horrifiés, et pas seulement à cause de l'âge de Blanche.

— Tu délirés, Gratien, lui lança sa mère.

— Crois-tu sincèrement que nous te donnons une éducation qui te permettra de prendre ta place dans l'élite, pour qu'ensuite tu ailles gâcher ta vie avec la fille d'un bouseux de la campagne ? rajouta son père.

— Mais je l'aime ! s'époumona Gratien, dans un cri du cœur. Je vais l'épouser et aller vivre à Québec avec elle. Je lui en ai déjà parlé.

À l'idée de quitter son coin de terre et d'aller vivre en ville, Blanche s'était montrée très excitée. Elle rêvait déjà des lumières de Québec, de la vie trépidante qui devait sûrement l'animer. Avec Gratien, elle savait qu'elle serait au paradis. Hélas, les parents de son prince charmant ne virent pas les choses de la même façon, et du jour au lendemain, Gratien disparut, envoyé par son père en pension, cette fois dans une école de Trois-Rivières. Les semaines passèrent et quand Blanche osa aborder les parents du jeune homme, à l'église,

pour leur demander où était son amoureux, dont elle n'avait plus aucune nouvelle, elle se fit répondre sèchement que plus jamais elle ne verrait Gratien.

Défaite, pleurant toutes les larmes de son corps, l'adolescente demanda à Dieu de venir la chercher, car elle n'avait plus envie de vivre. Mais le Tout-Puissant ne l'avait pas mise au monde pour venir la reprendre aussi vite. Il caressait d'autres plans pour elle. Sa mère fit tout pour la consoler :

— Je sais que tu es triste, Blanche, que tu crois ta vie terminée, mais cette union était vouée à l'échec dès le départ, lui murmura-t-elle en lui brossant les cheveux. Pour ces gens, nous ne sommes pas assez bien. Une fille de fermier n'épouse pas le fils d'un notaire.

— Ce n'est pas juste.

— Rien n'est juste dans la vie, ma fille, c'est à se demander à quoi a pensé le bon Dieu.

Durant les mois suivants, Blanche traîna sa peine, qui mua petit à petit en révolte intérieure. Elle aurait souhaité laisser éclater sa colère, mais tout, dans son éducation, l'incitait au contraire. Une femme se devait d'être douce, soumise, compréhensive, des qualités opposées à ce qu'elle ressentait. Pieuse, Blanche ravalait sa hargne, d'autant plus que si elle voulait se marier un jour, elle avait intérêt à ne pas se montrer acariâtre. Sa personnalité fut durablement affectée par cet épisode, et son humeur oscilla durant le reste de sa vie, entre rébellion et soumission à Dieu.

À son anniversaire de dix-sept ans, Blanche eut la surprise d'apprendre par une amie qu'un jeune homme du village, Zéphirin Pelletier, souhaitait la marier. Elle connaissait Zéphirin de loin, et rien n'aurait pu lui faire croire qu'il puisse un jour s'intéresser à elle. C'était certes un beau jeune homme qui, de plus, possédait un lopin de terre acheté par son père, où il pourrait s'établir, bâtir une maison et cultiver la terre. Si Blanche, à ce moment, n'avait aucun sentiment pour lui, elle se demanda s'il n'était pas celui qui pourrait lui faire oublier Gratien.

Elle n'eut pas le temps de poursuivre sa réflexion, car très vite elle se sentit passagère d'un manège qui la menait droit dans les bras de Zéphirin. Il y eut d'abord les pressions de son futur beau-père, venu faire ses représentations et vanter son fils, et ensuite celles de sa famille qui la pressait de se marier avec un si bon parti. Les arguments fusèrent, autant de la part de son père que de sa mère.

— Avec Zéphirin, ma Blanche, tu n'as pas à craindre l'exil vers les États-Unis, qui est en train de vider notre pays. Tu pourras vivre de la terre.

De guerre lasse, Blanche accepta, gardant au fond d'elle-même la peur de ne jamais éprouver pour Zéphirin Pelletier les mêmes sentiments que Gratien Ménard avait su faire naître en elle.

Par une belle journée de l'été 1907, Blanche Cadorette cessa d'exister. En prenant le nom de son mari, elle lui promit obéissance, ainsi qu'une famille nombreuse, remplissant ainsi,

selon les dires du curé de Notre-Dame-du-Rosaire, son devoir d'épouse. Zéphirin se révéla un homme de peu de mots, un travaillant. S'il trouvait sa nouvelle femme très jolie, il resta muet sur le sujet, et au grand dam de Blanche, il ne trouva pas non plus les mots pour lui avouer qu'il l'aimait. À ce chapitre, il était très loin de Gratien.

La cérémonie terminée, une certaine angoisse étreignit les nouveaux mariés, car ils devaient passer la nuit de noces dans une chambre de l'hôtel de la place. Tout comme Blanche, Zéphirin ignorait à peu près tout de la sexualité. Il savait que son pénis, qui manifestait de temps à autre sa virilité, devait bien servir à quelque chose, mais quoi? Les quelques mots chuchotés par son père à ce sujet ne seraient pas suffisants pour l'éclairer.

De son côté, Blanche avait reçu une description plus que sommaire de cette fameuse nuit de noces. Sa mère avait évoqué, du bout des lèvres, la nudité inhérente à cet événement. Cela s'était fait à mots tellement couverts que la jeune femme n'était pas certaine d'avoir bien compris. À cela s'ajoutait la confession d'une de ses sœurs qui lui indiqua que le marié et la mariée devaient se mettre au lit, là où Blanche attendrait que son homme l'honore. C'était peu.

Malgré la promiscuité régnant chez elle, jamais Blanche n'avait vu son père ni aucun de ses frères nus. Elle ne savait pas à quoi s'attendre. Zéphirin n'était pas plus instruit, puisqu'il ignorait tout de la plastique féminine, à part les plaisanteries grivoises venant de ses amis qui n'en savaient pas plus que lui. Pas besoin de dire que les premiers instants de la nuit de

noces se révélèrent très malaisants, pour l'un comme pour l'autre. Dans la chambre de l'hôtel, appelée la suite nuptiale à cause de la présence d'une salle de bain privée, Blanche, peut-être un peu plus entreprenante que son nouveau mari, l'invita à se déshabiller.

— Après, ce sera mon tour.

Lorsqu'elle vit enfin Zéphirin nu, Blanche s'excusa et se rua dans la salle de bain où elle s'enferma à double tour. Son corps, en proie à une crise nerveuse, tremblait sans qu'elle puisse le contrôler. Elle était au bord de la panique. Au bout de cinq minutes, elle entendit de petits coups, frappés de manière hésitante sur la porte.

— Blanche, tu peux sortir, je me suis rhabillé.

Hésitante, la jeune mariée débarra la porte de la salle de bain et l'entrebâilla. Elle vit Zéphirin assis sur l'unique chaise de la chambre, aussi mal à l'aise qu'elle. Avançant dans la pièce, elle se rapprocha de son mari.

— Je suis désolée, Zéphirin, tout ça est nouveau pour moi.

— Ça l'est tout autant pour moi. J'ai honte de le dire, mais je ne sais même pas ce qu'on doit faire.

— Moi non plus, déclara Blanche en souriant faiblement.

S'agenouillant devant son mari, elle lui prit la main.

— On est un peu ridicules, ça ne doit pas être si compliqué que ça.

— Tu crois ? répondit Zéphirin.

Les yeux dans les yeux, ils éclatèrent soudain de rire, un rire incontrôlable, libérateur, salvateur. Une fois calmée, Blanche proposa un jeu :

— Chacun de nous enlève un morceau de linge, à tour de rôle, jusque... jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Pour m'excuser de t'avoir laissé en plan, je vais débiter.

Lorsqu'il vit Blanche complètement dévêtue, Zéphirin se montra fort ému et excité. Sa femme était encore plus belle que ce qu'il avait imaginé. Laissant de côté sa retenue légendaire, il le lui dit. Ils se glissèrent dans le lit et bien que cette première nuit n'eût rien de mémorable, tissée de maladresses et de tâtonnements, pour eux, elle se révéla la plus belle. Leur inexpérience n'empêcha pas Blanche, au cours des quinze années suivantes, de mettre au monde treize enfants, dont onze survécurent.

La vie sur la ferme n'était pas facile. Les premières années, Zéphirin s'attela au défrichage, et le rendement de la terre fut pauvre. Mais au fur et à mesure que la surface cultivable prit de l'expansion et que les enfants purent commencer à donner un coup de main, la situation s'améliora. Cette embellie ne combla pas entièrement Blanche, qui ne pouvait s'empêcher, de temps à autre, de céder à la mélancolie, en rêvant à ce qu'aurait pu être sa vie si elle avait épousé Gratien Ménard. Elle aurait bien aimé découvrir tout ce qu'il lui avait promis. Frustrée dans ses ambitions, elle fit le vœu de transmettre à ses

enfants et d'instiller chez sa descendance le goût de l'aventure et de l'autonomie. Déjà, malgré son serment d'obéissance dont elle faisait fi, Blanche avait pris la maisonnée en main.

À son grand étonnement, ce ne furent pas ses deux plus vieilles, Sophie et Hélène, qui se montrèrent les premières réceptives à ses idées, mais l'aîné de ses garçons, Louis. Bien qu'il eût commencé tôt à travailler avec son père, Blanche s'assura que son goût pour l'instruction ne se perde jamais. Avec ses filles, ce fut la même chose. Elle les poussa à étudier, quitte à compléter elle-même l'enseignement reçu. Blanche se targuait d'avoir un excellent français, autant à l'oral qu'à l'écrit. Elle s'exprimait mieux que la moyenne. Sous sa férule, les petits Pelletier s'instruisirent.

En plus des enfants, Blanche s'occupait de l'argent du ménage et elle tenait les cordons serrés. Si elle voulait que leur situation financière continue de s'améliorer, elle devait veiller au grain. S'il arrivait parfois à Zéphirin de poser des questions, Blanche avait une réponse toute prête.

— Mon homme, tu travailles tellement fort, tu es fatigué. Si en plus il faut que tu t'occupes de tout, tu vas devenir marabout. Laisse-moi aller, tu vas voir, jamais je ne vais nous mettre dans le trouble.

Lorsque Zéphirin avait emmené Blanche, pour la première fois, découvrir le futur lieu de leur établissement, la jeune femme avait découvert avec joie que leur terre était située tout au bout du rang Saint-Alfred, le long de la rue principale du village. C'était une position géographique avantageuse

qui faisait que les Pelletier n'allaient pas se retrouver isolés au milieu de nulle part. Ils auraient des voisins, pas tellement éloignés, et se rendre au village n'aurait rien d'une expédition. À cette occasion, Zéphirin avait montré du doigt la ferme située de l'autre côté de la rue principale.

— Tu vas avoir de la famille tout près, Blanche. C'est Henri Leclerc, le mari de ta sœur Fernande, qui vient de reprendre la ferme familiale.

Blanche avait applaudi de joie en apprenant la nouvelle. Un peu plus tard, les Brouillard viendraient s'installer de l'autre côté du rang Saint-Alfred.

Durant la Première Guerre mondiale, de 1914 à 1918, Blanche fut bien contente d'être mariée et d'avoir des enfants, ce qui évita à son Zéphirin d'être appelé sous les drapeaux. Ce dernier pesta comme tout le monde quand fut imposée la conscription, mais Blanche se montra plus virulente encore, et elle se fit un devoir d'aider ceux qui n'avaient pas la chance de son mari et qui fuyaient se cacher dans les bois pour éviter de servir de chair à canon, leur fournissant gîte et nourriture durant leur court passage chez eux.

* * *

Quelques années après son mariage, Blanche participait activement à la vie du village. Dès 1917, elle démarra un Cercle de fermières, une nouveauté de l'époque, dont elle devint la première présidente. Ces cercles, créés en 1915 au Québec, avaient pour mission d'introduire dans les fermes familiales les industries de l'aviculture, du jardin potager

et de la culture ornementale. À cela s'ajoutaient d'autres activités comme le filage, le tissage, le tricot et l'art de la courtepoinette. Blanche découvrit assez vite qu'elle était une excellente courtepointière. Elle encouragea ses compagnes à produire vêtements, foulards et courtepointes qu'elle vendait au magasin général, se réservant au passage une petite quote-part.

Malgré le bonheur que lui procurait sa famille, Blanche ressentait toujours un vide en elle. Elle ne parvenait pas à oublier la vie qui lui avait été promise par son premier amour et en ressentait une certaine amertume. Le soir, en faisant sa prière, elle s'excusait à Dieu d'avoir ces pensées, mais n'arrivait jamais à les chasser. Elle savait, pour l'avoir brièvement entrevu dans les envolées poétiques de Gratien, qu'il existait quelque part des gens ayant une existence plus excitante que la sienne, où la journée d'hier n'était pas inexorablement semblable à celle du lendemain. Pour goûter à cette vie qu'elle imaginait palpitante, il lui aurait fallu une liberté qu'elle n'avait plus, captive qu'elle était de son serment de mariage. Elle trouvait difficile d'ébranler à elle seule le joug qui maintenait les femmes en état de soumission, craignant une punition divine dès qu'elles avaient une pensée contraire à la morale. Cela refrénait ses ardeurs. Pas assez cependant pour éteindre le feu de la révolte en elle. Il lui arrivait, de manière détournée, de tester ses idées auprès de ses amies du Cercle de fermières sans recueillir une grande adhésion. La plupart voyaient leur vie presque comme un châtiment qu'elles devaient endurer, et aucune n'envisageait d'y changer quoi que ce soit.

Une journée, Blanche osa aborder un sujet tabou et crut déceler un certain intérêt chez ses compagnes fermières, lorsque du bout des lèvres elle évoqua sa nuit de noces. S'ensuivirent quelques rires gênés et des propos coquins, murmurés sur le ton de la confiance. Elle ne récolta pourtant que des regards outrés et des remontrances quand elle suggéra, timidement, de renseigner les jeunes filles pour qu'elles ne vivent pas, dans l'avenir, ce que leurs mères avaient vécu.

— Voyons, Blanche, as-tu pensé à ce que tu dis? Veux-tu que nos filles deviennent des perverses? déclara l'une des dames.

— Je doute fort que monsieur le curé approuve une idée aussi saugrenue, ajouta une autre.

— On s'est quand même débrouillées, nos filles feront de même, lança une troisième.

Blanche ne parla jamais plus de ce sujet.

* * *

Pour les petits Pelletier comme pour les jeunes Brouillard, leurs voisins, la vie sur la ferme, contrairement à ce que pensaient leurs parents, était une aventure quotidienne. Il y avait toujours quelque chose à faire, et dans les temps libres, leur terrain de jeu s'étendait à l'infini. Blanche voyait souvent trois de ses enfants, Sophie, Hélène et Louis, en compagnie d'Eugène, Gaston et Éloïse Brouillard. Sophie, trop vieille, abandonna assez vite le petit clan, qui se souda autour des membres restants. Les enfants se côtoyaient à

l'école, à l'église, lors des fêtes religieuses et à la fête des foins, au mois de septembre. Cette ribambelle de marmots, bientôt connue de tout le monde au village, se faisait fort de créer une joyeuse animation partout où elle passait.

Blanche aurait pensé que ses enfants joueraient plus souvent avec les cousins et les cousines Leclerc, mais ces derniers avaient leur clan bien à eux. Ça n'empêchait pas les Pelletier et les Leclerc de se visiter de temps à autre et le temps des fêtes était l'occasion de joyeuses festivités. Dans ces moments, si les garçons s'amusaient à des jeux bruyants, les filles se rassemblaient autour de Gisèle Leclerc, qui avait un don impressionnant pour raconter des histoires envoûtantes, sorties tout droit de son imagination.

Eugène Brouillard était le plus vieux de sa famille, ayant un an de séniorité sur son frère Gaston. Le garçon était de constitution fragile, mais son esprit vif et enjoué faisait de lui un premier de classe. De son côté, Gaston semblait l'antithèse de son frère. Souffrant de dysphasie, un syndrome inconnu à l'époque, il traînait la réputation d'être un peu retardé et peinait à l'école. Sans le support constant d'Eugène, il aurait abandonné depuis belle lurette. Malgré ce handicap, personne n'osait se moquer de Gaston, car le garçon était doté d'une force considérable et il savait se servir de ses poings. Eugène combattait de toutes ses forces l'idée que son frère était retardé. Le côtoyant quotidiennement, il savait que Gaston avait simplement de la difficulté à s'exprimer. Il devenait donc l'interprète de son cadet, parlant à sa place. Gaston, en échange, défendait son frère contre ceux qui lui cherchaient noise à cause de son aspect chétif.

Éloïse, la plus jeune de la bande, avait cinq ans de moins qu'Eugène. Pour elle, pas question de jouer avec les enfants de son âge. Elle faisait preuve d'une nature obstinée et, malgré les rebuffades de ses frères, fatigués d'avoir la petite sœur dans les jambes, elle s'entêtait à les suivre pour une seule et unique raison, Louis Pelletier.

Si la vie à Notre-Dame-du-Rosaire avait été un film, Louis Pelletier aurait tenu le rôle du jeune premier. Il avait tout pour lui, beauté, charisme, une tête bien formée et un entregent qui lui valaient son lot d'éloges. Pas pour rien qu'Éloïse ne voulait pas le quitter des yeux. Dans sa tête de petite fille, elle se marierait un jour avec Louis. Hélène, la sœur de Louis, était pétrie, tout comme son frère, des idées avant-gardistes de leur mère. Si elles passaient mieux venant d'un garçon, entendre une fille déclarer que jamais elle n'obéirait à un homme la rendait plutôt suspecte aux yeux des autres jeunes filles. Elle avait gagné assez vite la réputation d'être une Germaine, mais elle n'en avait cure. Elle aurait pu être mise à l'écart par les autres enfants qui pouvaient parfois se montrer cruels entre eux, mais Hélène, outre son élégance et sa grande silhouette, bénéficiait de l'aura de son frère.

La bande était toujours à courir par monts et par vaux. Que ce soit à la grosse roche de l'entrée du village ou à l'érablière des Brouillard, chaque endroit lui offrait un potentiel de jeu illimité. Il y avait aussi le petit ruisseau serpentant dans le bois de l'autre côté du rang Saint-Alfred. Elle s'y rendait souvent pour se lancer des défis.